

Jean-Claude TOURRETTE

Souvenirs d'un élève de 'l'Ecole Sup' pendant la Guerre de 39-45

J'ai passé trois ans à l'École Primaire Supérieure de la rue des Bijoutiers (maintenant rue André Bollier) couramment appelée « Ecole Sup' » ; trois années débutées en octobre 1939 et terminées (après un exode mouvementé) en juillet 1942. J'avais 13 ans en 39, je quittais l'école Diderot pour me retrouver en Section industrielle dans la cour des grands avec des professeurs différents au lieu d'un maître, de nouvelles matières qui m'intéressaient : la mécanique, l'électricité (plus que l'orthographe...) et de nouveaux camarades. Il a fallu s'adapter...

L'hiver 39-40 a été particulièrement rigoureux et, à la récréation, vu l'épaisseur de neige, nous avions l'autorisation de faire des glissades et des batailles de boules de neige sous l'œil du surveillant général « Tartarin » (Monsieur Angelier), qui se voulait impressionnant mais qui était surtout un brave homme occupé à surveiller une centaine de gamins aussi turbulents que maintenant. Son surnom venait d'une généreuse moustache gauloise. Il fallait tout de même se méfier car il pouvait donner des colles.

Nous avons eu beaucoup de bons professeurs dont les surnoms n'avaient rien d'irrévérencieux dans notre esprit mais pas forcément respectueux a priori. « Baveux », pardon, Monsieur Pouvreau¹, professeur de français, homme cultivé et patriote, avait le travers de postillonner dès qu'il s'enflammait sur le sujet qu'il nous exposait : gare à la copie de l'un d'entre nous qu'il tenait à la main !

Il nous a fait apprendre avec bien plus d'insistance que d'habitude une poésie de Victor Hugo tirée de La Légende des Siècles, appelée « *Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent* ». Bien des années après, ayant retrouvé mon cahier², et en relisant celui-ci, je me suis aperçu que cette poésie était à double sens : c'était un encouragement probable à la Résistance avec l'alibi du « Renouveau National » de la collaboration.

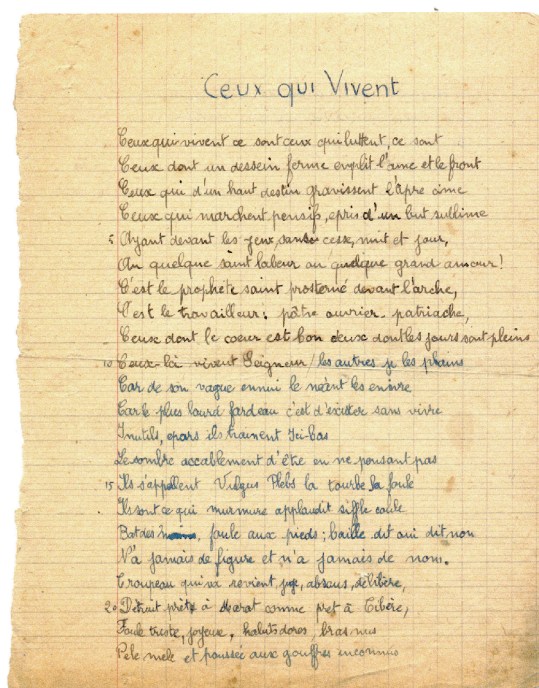
Il y avait Monsieur Dufour, professeur d'électricité (organiste à ses heures), surnommé Piduf pour des raisons inconnues. Exigeant ? Non : très exigeant sur nos cahiers de cours où il ne fallait pas se tromper entre titre de chapitre (à écrire avec une plume bâton numéro 1) et sous-titre (plume bâton numéro 1/2), les exemples étant écrits en italique. Mais excellent pédagogue : grâce à lui j'ai compris l'électricité et cela me sert encore. Il nous a fait comprendre et ressentir l'effet de self³ en nous électrocutant sans danger avec une batterie de voiture branchée avec un bobinage de moteur. Il comparait aussi les bigoudis de sa belle-mère aux

1. Président à l'époque de notre société

2. Voir en annexe (avec annotations et corrections des fautes d'orthographe)

3. Extra courant de rupture fugace mais « secouant »

« Ceux qui vivent, ce sont
ceux qui luttent » :
Victor Hugo,
La légende des siècles.



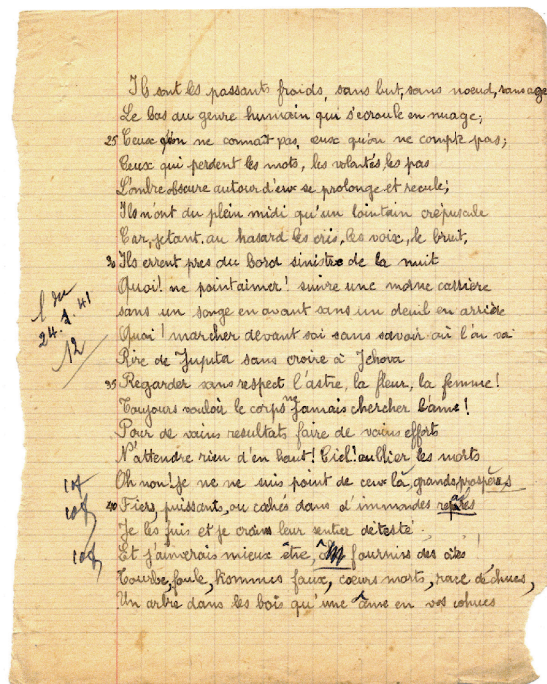
nombreuses molettes des appareils électriques ; et en classe, on ne pouvait pas ne pas écouter !

Il y avait aussi Monsieur Benoit (?) surnommé Benum (à prononcer en se pinçant le nez) professeur de mathématiques d'aspect sinistre, toujours impassible et fort patient pour nous initier aux mystères de l'algèbre, mais gare à ceux qui n'écoutaient pas !

À l'atelier « fer », Monsieur Goupil a eu bien du mal à nous faire limer « plat », et à l'atelier « bois » je n'ai jamais su pourquoi le professeur était surnommé « poil de varlope » !

La circulation dans les rues de Saint-Maur était quasi nulle. J'ai eu un vélo pour aller à l'école et je ne tenais pas souvent mon guidon. Toutefois, je n'ai réussi qu'une fois à aller de l'École Sup. au square de l'Écho (maintenant square Victor Basch) où j'habitais, en traversant le passage à niveau du train de la Bastille à la gare du Parc Saint Maur ; c'est maintenant la ligne du RER. Sur le porte-bagage, j'avais attaché à demeure mon masque à gaz que nous étions tenus d'avoir avec nous.

Les vitamines en cette période de restriction étaient les bienvenues. On nous a distribué des bonbons vitaminés ; ceux-ci, de couleur orange vif, n'étaient pas désagréables à sucer, mais un « bobard » ayant couru, disant que ces bonbons rendaient impuissants, par méfiance nous les mettions quelquefois dans les encriers, et ils se mettaient à mousser ! (car nous écrivions avec encre, porte-plume et plume Sergent-Major).



Cahier de Jean-Claude
Tourrette annoté, 1941.

Nous avons eu ensuite des gâteaux vitaminés qui, plus consistants, avaient toutes nos faveurs. Ils étaient distribués à la récréation de l'après-midi. Peu avant la fin du cours, l'un de nous était désigné pour aller chercher la boîte de gâteaux, que le professeur nous distribuait ; ensuite l'élève reportait la dite boîte entamée à la réserve au début de la récréation. Sur le trajet, le porteur était bien des fois dévalisé de gré (par les copains) ou de force (par les plus grands) du reste du contenu de la boîte. Pour pallier ces « prélèvements », le professeur accompagnait l'élève jusqu'à bon port et il devenait quasiment impossible d'avoir du « rab » !

J'avais deux bons copains, Jacques Pontet, qui habitait rue Mahieu, et Lucien Touati, dont les parents étaient herboristes. Un jour, ce dernier s'est mis à porter son cartable sur sa poitrine et à mettre une blouse en classe. Nous étions indifférents à ces changements mais nous nous aperçûmes que c'était pour dissimuler son étoile jaune ; il était juif, mais cela ne nous a aucunement fait changer d'attitude envers lui, si ce n'est d'avoir le sentiment qu'il n'avait pas de chance. Autant que je me souvienne, aucun d'entre nous dans la classe n'a changé de comportement envers lui.

Je ne l'ai jamais revu mais je ne crois pas qu'il ait eu des ennuis.

Si par hasard Jacques ou Lucien lisent ces lignes, je leur fais mes amitiés avec un demi-siècle de retard !

J.-C. T,
janvier 2002.